

**Auteur, titre et références du texte :**

CESBRON (abbé Émile), « Jeanne d'Arc et le Bas-Maine », extrait de la *Semaine religieuse du diocèse de Laval*, Laval, Goupil, 1909, 30 p.

**Mis en ligne par :**

Archives départementales de la Mayenne  
6 place des Archives — 53000 LAVAL, France  
[archives@cg53.fr](mailto:archives@cg53.fr)

Date de première mise en ligne : 8 janvier 2000.

Référence : FR-AD53-BN-0014

**Texte relu par :**

Joël Surcouf  
d'après un exemplaire conservé aux  
Archives départementales de la Mayenne  
(cote : Mf 734).

**D'autres textes sont disponibles**

sur le site des Archives de la Mayenne :  
<http://www.lamayenne.fr>

**Abbé Émile CESBRON**

## Jeanne d'Arc et le Bas-Maine

### Mission providentielle de la Mayenne



Sur la mission providentielle que Dieu semble avoir assignée à nos provinces de l'Ouest, et, en particulier, à notre Mayenne, il y aurait tout un livre à écrire.

Qui étudie attentivement l'histoire de notre petit coin de terre ne tarde pas à être frappé de ce fait que, chaque fois que l'unité nationale ou religieuse de la France a été mise gravement en péril, les ennemis de Dieu ou de la patrie sont venus, en fin de compte, se heurter à la résistance opiniâtre de la Mayenne et des provinces voisines, et s'y briser.

Au VIII<sup>e</sup> siècle, ce sont les Sarrasins, maîtres de l'Asie mineure, de l'Afrique, de l'Espagne, d'une portion importante de la France qui sont soudainement arrêtés à Tours, dans leur marche victorieuse, puis écrasés à Poitiers par Charles Martel. Or il suffit de réfléchir à la manière dont se recrutaient les guerriers de ce temps-là pour être en droit de conclure que les Mayennais devaient former l'un des plus forts contingents de l'armée du vainqueur.

Le siècle suivant vit les invasions normandes. Ces hardis pirates ne nous épargnèrent pas. Ils ravagèrent nos campagnes, brûlèrent nos villes, mais ne purent cependant jamais s'établir en maîtres tranquilles chez nous.

Depuis lors et jusqu'à la guerre de Cent ans, aucun péril grave ne menaça sérieusement l'existence de notre patrie. Nous étudierons plus loin le rôle de la Mayenne dans l'œuvre de délivrance accomplie par Jeanne d'Arc.

La France reconquise sur les Anglais, ce fut, au XVI<sup>e</sup> siècle, le Protestantisme qui mit en danger la foi de nos ancêtres. Nulle part l'opposition à l'hérésie de Calvin ne se manifesta plus vive qu'en

Mayenne, nulle part la Ligne ne recruta, pour défendre les intérêts catholiques, de plus nombreux soldats et des chefs plus déterminés.

Dix-sept cent quatre-vingt-treize ! Autre époque lugubre où le sang d'innocentes victimes coula à flots. A ce moment, l'Eglise de France ne trouva guère d'autres défenseurs que les Chouans et les Vendéens. Et, cette fois encore, on peut bien l'affirmer après Napoléon Ier, c'est la résistance invincible de l'Ouest qui sauva la Religion en notre pays.

Faut-il aller jusqu'à 1871 et montrer les Prussiens campés à quelques kilomètres de Laval sentant qu'une force invisible les arrête et protège miraculeusement notre cité ? Faut-il rappeler le secours qui, alors, nous vint du Ciel : l'apparition de Notre-Dame de Pontmain ?

\*  
\*\*

Au moment où Dieu nous donna Jeanne d'Arc, « il y avait grande pitié au royaume de France. »

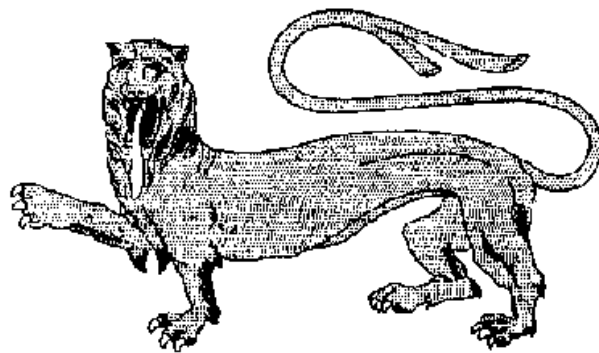
Pour la Mayenne. elle supportait depuis dix années déjà le principal effort des ennemis. Dès 1417, les Anglais avaient commencé à l'envahir. En 1418, au dire de Juvénal des Ursins, « il y avait vers le pays du Maine, forte et aspre guerre ». Jusqu'en 1428, la lutte la plus acharnée se poursuivra, presque sans relâche. On voit alors les plus petites villes s'entourer de murailles élevées à la hâte, et une guerre de partisans éclater partout, une guerre de surprises et d'embuscades que l'on ne saurait mieux comparer qu'à la guerre de la Chouannerie. En vain les plus célèbres généraux anglais, tous ceux que l'on retrouvera plus tard dans les armées opposées à Jeanne d'Arc : Suffolk, Salisbury, Glasdale, Montgomery, Falstoff, lord Poll, Talbot tentent les uns après les autres de conquérir nos contrées et d'y étouffer la résistance. Ils n'y parviennent pas. Un instant même il semble que la victoire va récompenser tant de persévérance. C'est en 1423, lorsque les seigneurs mayennais ayant réuni leurs forces attaquent et écrasent à la Brossinière, près Bourgon, l'armée de Suffolk et de lord Poll.

Après cette bataille, le Bas-Maine, délivré des Anglais, respira quelques mois.

Mais le 24 juin 1424, voulant se venger de la noble fidélité montrée au malheureux dauphin de France par la reine de Sicile, régente du Maine et de l'Anjou, le roi d'Angleterre fit don au duc de Bedford de ces deux provinces. Alors la guerre reprit avec plus d'acharnement. Le duc de Bedford jeta sur notre pays une armée de 12.000 hommes. Successivement Mayenne, Sainte-Suzanne, Montsûrs, puis Laval tombèrent au pouvoir des Anglais. Pourtant les chefs mayennais ne se découragèrent pas. Ils continuèrent de faire front partout aux envahisseurs.

En 1428, les choses en étaient encore au même point, quand, d'importants renforts étant arrivés aux Anglais, le conseil du roi Henri VI se réunit à Paris pour décider quel plan de campagne on adopterait afin d'en finir avec Charles VII. Les uns voulaient qu'on se portât en masse sur Angers pour forcer ensuite le passage de la Loire ; les autres conseillaient d'assiéger et de prendre Orléans : l'avis de ces derniers prévalut.

C'était l'heure où Dieu suscitait à la France sa libératrice. Le 23 février 1429, Jeanne d'Arc, obéissant aux voix de ses saintes, se mettait en route pour Chinon.



En récompense des services rendus pendant la conquête de la Grande-Bretagne, Guillaume le Conquérant voulut que le sire de Laval portât dans ses armes l'un des léopards qui décoraient son propre écu.

## Protectrices et Amies de la Pucelle



Nous allons voir comment, pour l'aider dans l'accomplissement de sa mission surnaturelle, Jeanne d'Arc trouva parmi les femmes de la Mayenne des admiratrices enthousiastes et ses protectrices les plus dévouées.

A la cour de Chinon, les ambitieux se montrèrent, dès l'origine, hostiles à l'Envoyée de Dieu. Heureusement deux princesses se rencontrèrent pour plaider chaleureusement sa cause auprès de Charles VII : c'étaient la reine de France, Marie d'Anjou, et sa mère, Yolande d'Aragon, reine de Sicile, Naples et Jérusalem. Yolande d'Aragon, depuis 1417, et en l'absence de ses fils, avait pris aussi la régence des duchés réunis de l'Anjou et du Maine. De plus elle avait reçu précédemment, comme douaire, de Louis II d'Anjou, son époux,

la baronnie de Mayenne dont dépendaient Ernée et Pontmain et le fief de Saint-Laurent-des-Mortiers. Cette princesse est donc nôtre à plus d'un titre.

La reine de Sicile obtint d'abord que le dauphin donnerait audience à la jeune Lorraine, puis, à Chinon devant le dauphin et devant la commission des théologiens à Poitiers, elle rendit le meilleur témoignage des vertus et de la parfaite virginité de l'héroïne, insistant vivement pour qu'on ne retardât pas plus longtemps son départ. Quand les hésitations de Charles VII eurent enfin cessé, Yolande d'Aragon s'occupa activement de recruter et d'équiper la petite armée de Jeanne, et elle engagea jusqu'à sa vaisselle d'argent pour subvenir aux dépenses nécessaires. Ce fut elle encore qui dirigea les préparatifs du convoi de vivres, organisé à Blois, pour ravitailler au plus vite les Orléanais.

\*

\*\*

Pour commander l'armée de la Pucelle. Charles VII jeta les yeux sur le duc d'Alençon, baron de Château-Gontier, mais la rançon du jeune prince n'étant pas tout entière payée, suivant les lois de l'honneur alors en usage, il ne pouvait jusque-là porter les armes contre l'Angleterre. Jeanne d'Arc avait marqué au jeune duc, dès son arrivée à Chinon, une vive sympathie. Elle voulut aussi rendre visite, en leur château de Saint-Florent près Saumur, à la duchesse d'Alençon et à sa mère. Le meilleur accueil l'y attendait : on la retint plusieurs jours et on lui fit fête. Au mois de juin 1429, quand le duc, désormais libre de tout engagement envers les Anglais, put prendre le commandement des troupes, Jeanne revit avec joie les deux princesses, les consola et les rassura de son mieux.

« Jeanne, lui disait la duchesse d'Alençon, je crains fort pour mon mari. Il n'est racheté que d'hier d'entre les mains des Anglais et il a fallu donner tant d'argent pour sa rançon que je le prierais volontiers de rester au logis.

— Madame, répondit la Pucelle, n'ayez crainte, je vous ramènerai votre époux sain et sauf. »

\*

\*\*

Jeanne de Laval et sa fille, Anne de Laval, se montrèrent plus confiantes encore et plus ardentes à soutenir la cause de Jeanne d'Arc et de la France.

Déjà, en 1423, elles-mêmes avaient envoyé Guy XIV et son frère André de Lohéac se mettre à la tête de leurs communes soulevées et, avec les autres seigneurs mayennais, livrer à lord Poll et à Suffolk

la glorieuse bataille de la Brossinière. Avant de laisser partir André de Lohéac, le plus jeune de ses petits-fils — il n'avait pas 14 ans, — Jeanne de Laval, qui était veuve en premières nocces de Du Guesclin, voulut lui remettre l'épée du bon connétable. Nous verrons, dans la suite de ce récit, qu'il sut toujours la dignement porter. C'est aussi à l'occasion de cette éclatante victoire, et comme gage de reconnaissance, qu'Anne de Laval fit don à la collégiale de Saint-Tugal de la châsse d'argent, merveilleusement ouvragée, qui renferma jusqu'à la Révolution, les reliques de ce saint évêque de Tréguier. A partir de ce jour, André de Lohéac ne cessa pas de combattre les Anglais jusqu'à ce que, Laval étant tombé en leur pouvoir (1427), il fût fait prisonnier avec toute la garnison. Pour obtenir la liberté du jeune chef et de sa petite troupe, les dames de Laval durent verser à Talbot 40.000 écus.

Une année ne s'était pas écoulée depuis qu'elles avaient achevé de payer cette énorme rançon qu'elles apprenaient l'arrivée, près du dauphin, de la mystérieuse pucelle qui venait, disait-on, pour délivrer Orléans. Encore une fois la France faisait appel à leur générosité et à leur patriotisme. Jeanne et Anne de Laval, et Guy XVI lui aussi, avaient donné tout l'or qu'ils possédaient en réserve « pour mettre hors de la main des Anglais leur très aimé fils et frère André de Laval » : ils avaient emprunté de fortes sommes à leurs « très chers cousins et grands amis » et même s'étaient trouvés dans la dure nécessité d'engager quelques-unes de leurs terres et de vendre jusqu'à leurs bijoux : cependant les dames de Laval n'hésitèrent pas à lever à leurs frais une nouvelle armée, dont Guy et André furent les chefs.

Les deux frères rejoignirent l'armée de Jeanne d'Arc à Selles-en-Berry vers le 1<sup>er</sup> juin 1429.

Le nom de Du Guesclin hantait alors toutes les pensées et venait à toutes les lèvres. Sa popularité dans l'armée était immense. Aussi l'arrivée des petits-fils de la veuve du bon connétable fut-elle la cause d'une grande joie pour les soldats, mais surtout pour Jeanne et pour le dauphin. Ils leur tirent l'accueil le plus empressé.

Trois jours auparavant, Jeanne d'Arc avait même voulu donner à la veuve de l'illustre guerrier qui tant de fois avait vaincu les Anglais, une marque de sa particulière estime et de sa gratitude, ainsi qu'elle l'apprit elle-même aux jeunes seigneurs de Laval :

« La Pucelle m'a dit en son logis, comme je la suis allée y voir, que trois jours avant mon arrivée, elle avait envoyé à vous, mon aïeulle, un bien petit anneau d'or, mais que c'était bien petite chose, et qu'elle vous eût volontiers envoyé mieux, considéré votre recommandation. »

## Les Compagnons de Jeanne d'Arc.

### Le Baron de Château-Gontier.



Le premier confident et ami vraiment sincère que Jeanne d'Arc trouva auprès du dauphin fut le duc d'Alençon, baron de Château-Gontier et seigneur de Sainte-Suzanne. Deux motifs devaient, dès l'abord gagner au jeune duc les sympathies de la Pucelle : il était le gendre du duc d'Orléans dont elle avait reçu du Ciel de délivrer la ville, dont elle admirait la piété et le caractère chevaleresque, dont elle aimait tendrement et la fille et l'épouse, comme nous avons eu occasion déjà de le remarquer ; puis, surtout, le duc s'était signalé comme ami des vaillants défenseurs du Mont-Saint-Michel, venant à leur secours et s'efforçant à plusieurs reprises d'éloigner du célèbre monastère les assiégeants Anglais. Or, nos lecteurs savent quelle ardente dévotion Jeanne avait pour le glorieux archange qui lui apportait les messages divins.

C'est au lendemain ou au plus tard au surlendemain de l'audience publique accordée par Charles VII à Jeanne d'Arc que celle-ci rencontra, pour la première fois, le duc d'Alençon. Le prince nous a laissé un curieux récit, de cette entrevue.

« Un jour, raconte-t-il, je chassais aux cailles près Saint-Florent-lès-Saumur ; un de mes courriers vint me dire qu'il était arrivé près du roi une fille qui se disait envoyée de Dieu pour mettre en fuite les Anglais et délivrer Orléans. Sur ce, je m'en fus le lendemain à Chinon. J'y trouvai ladite Jeanne devisant avec le roi. Quand je fus près, Jeanne demanda qui j'étais : « C'est mon cousin, le duc d'Alençon », répondit le roi. — Vous, soyez le très bien venu, mie dit Jeanne. Plus on sera ensemble du sang du roi de France, mieux cela sera. »

Le jour d'après, continue le duc, Jeanne vint à la messe du roi, et, quand elle l'aperçut, elle lui fit révérence. Le roi la mena dans une chambre. Le seigneur de la Trémouille et moi étions avec lui. Il avait fait retirer tous les autres et nous avait retenus. Alors Jeanne adressa au roi plusieurs requêtes et particulièrement de faire don de son royaume au Roi des cieux, après ce le roi des cieux ferait pour lui ce qu'il avait fait pour ses prédécesseurs et le replacerait en l'état de ses pères. Ce même jour le roi étant allé à la promenade, Jeanne fit en sa présence une course, lance en main. Avant vu comme elle avait bonne mine à courir et porter la lance, je lui donnai un cheval. »

Jeanne d'Arc, en retour, ne tarde pas à montrer au duc d'Alençon en quelle estime elle le tient et qu'il a toute sa confiance. « Elle lui déclare plusieurs choses qui lui advinrent depuis. » Elle ne l'appelle désormais que « son beau duc ». Elle le choisit comme témoin quand, voulant prouver à Charles VII sa mission céleste, la Pucelle lui révèle « une chose très importante qu'il avait faite en secret, ce dont le roi fut ébahi, dit le chroniqueur, car il n'y avait personne qui pût le savoir que Dieu et lui. »

De son côté, le prince prend ouvertement et en toutes circonstances le parti de Jeanne ; il est de ceux qui se déclarent prêts à la suivre « partout où elle les voudrait mener ». Ne pouvant pas encore combattre parce que sa rançon n'est pas intégralement payée, il s'en dédommage en pressant la formation et l'équipement du corps expéditionnaire. Quand enfin il a recouvré sa liberté, il en profite pour rejoindre aussitôt la Pucelle.

Pour le duc d'Alençon, en effet, Jeanne est bien l'Envoyée de Dieu. Que ses Voix lui parlent, que ses Voix viennent du ciel, il le croit et n'en est point autrement surpris, parce que la Pucelle, il l'a constaté, est une personne de très haute vertu.

« Elle s'irritait grandement, raconte-t-il, quand elle entendait jurer les hommes d'armes et elle les grondait avec véhémence. Elle me grondait, moi, en particulier, car il m'arrivait de jurer. Mais quand je la voyais, je cessais mes jurements. »

Je l'ai vue maintes fois, dit encore le duc, recevoir le corps du Christ. A la vue du corps de Notre-Seigneur, elle se prenait souvent à pleurer avec une grande abondance de larmes. Elle communiait deux fois la semaine et se confessait fréquemment. »

D'ailleurs il a été lui-même le témoin de beaucoup de prodiges, il le déclare au procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, sous la foi du serment.

A propos de la levée du siège d'Orléans, le duc n'hésite pas à prononcer le mot de miracle.

« Ce que je sais bien, affirme-t-il, avant vu plus tard les fortifications élevées par les Anglais, c'est que les bastilles de l'ennemi furent prises par miracle plutôt que par la force des armes. C'est vrai surtout du fort des Tournelles, au bout du pont, et du fort des Augustins. Si je me fusse trouvé dans l'un ou l'autre avec un petit nombre d'hommes d'armes, j'aurais bien osé défier pendant six ou sept jours la puissance d'une armée, et il me semble bien que les agresseurs n'auraient pu s'en rendre maîtres. »

Toute sa conduite s'inspire de cette conviction.

Avant de marcher sur Reims, la prudence exigeait que l'on s'emparât d'abord des places fortes que les Anglais occupaient sur les rives de la Loire. Charles VII confie ce soin au duc d'Alençon. Pendant les sept jours que dure cette expédition, rien ne se décide, aucun ordre n'est, donné sans l'assentiment de la Pucelle : aussi jamais campagne ne fut plus glorieuse que celle-là.

Il faut lire la relation qu'en a laissée le duc. Dans nul autre écrit, peut-être, le caractère tout surnaturel de la mission de Jeanne n'apparaît plus évident et n'est plus formellement reconnu et avoué.

Le 11 juin, l'armée arrive devant Jargeau : les capitaines hésitent à donner le signal de l'attaque. On consulte Jeanne. Elle répond : « — Ne craignez quelque multitude que ce soit : n'hésitez pas à donner l'assaut aux Anglais, Dieu conduit notre armée. Si je n'avais l'assurance que Dieu conduit notre œuvre, j'aimerais mieux garder les brebis que de m'exposer à de si grands périls. »

« Là-dessus, dit le duc d'Alençon, nous marchâmes... Nous fîmes si bien que les gens du roi purent se loger cette nuit dans les faubourgs de Jargeau. »

« Le lendemain, Jeanne me dit : « Avant, gentil duc, à l'assaut ! » Il me semblait qu'en commençant si promptement l'assaut, nous allions trop vite en besogne. Jeanne me dit : « Ne doutez pas. L'heure est bonne, quand il plaît à Dieu. Il faut besogner quand Dieu veut. Besognez et Dieu besognera. » Jeanne le veut : l'assaut commence.

Quelques instants plus tard, la Pucelle s'approche de nouveau du duc d'Alençon : « Retirez-vous de là, lui commande-t-elle, si vous ne vous retirez, cette machine vous tuera. » Je me retirai, déclare le prince, et peut après la machine que Jeanne m'avait désignée tua le sire du Lude, à la place même d'où je m'étais tiré. Tout cela, ajoute-t-il, me fit une grande impression. J'étais fort émerveillé des paroles de Jeanne et de la vérité de ses prédictions. »

Voici qu'à son tour Jeanne est frappée par une pierre : elle tombe mais se relève bientôt et crie aux hommes d'armes : « Amis, amis, sus ! sus ! Notre Sire a condamné les Anglais. A cette heure ils sont nôtres, avez bon cœur ! » Et à l'instant, constate le duc d'Alençon. Jargeau fut pris.

Le 14 juin. Jeanne d'Arc dit encore : « Beau duc, je voudrais bien aller voir demain ceux de Meung-sur-Loire. Faites que la compagnie soit prête. » Le lendemain on se met en marche. Le même jour, le pont de Meung est enlevé aux Anglais : le 16, l'armée entre à Beaugency ; le 17, la garnison de Beaugency capitule ; le 18, près de Patay, l'approche de Suffolk et de Talbot est signalée. « Beaucoup parmi les gens du roi craignaient et disaient qu'il serait bon de s'assurer des chevaux. » Mais Jeanne, avec une imperturbable confiance, ordonne d'attaquer les Anglais : « En nom Dieu, il faut les combattre. S'ils étaient pendus aux nues, nous les aurons... Le gentil roi aura aujourd'hui la plus grande victoire qu'il eut de longtemps. Et m'a dit mon conseil qu'ils sont tous nôtres. »

De fait, remarque le duc, l'ennemi fut battu et mis en pièces sans grande difficulté.

La campagne de la Loire est terminée. Maintenant le roi et la Pucelle vont s'acheminer vers Reims. Sur la route on remportera encore de belles victoires ; pourtant elles seront moins nombreuses et moins éclatantes qu'elles n'auraient dû l'être. C'est que si le duc d'Alençon et les meilleurs capitaines continuent d'avoir foi en Jeanne d'Arc et en ses vues inspirées, leur autorité sur la marche des opérations militaires est bien amoindrie. Près du roi se tiennent, en effet, des courtisans que la gloire de la Pucelle rend jaloux et qui voulant à tout prix garder leur influence sur le faible monarque craignent, plus que toutes choses, que l'héroïne ne finisse pas exercer sur lui trop d'empire. Voilà pourquoi ils combattent son prestige et font rejeter, autant qu'ils peuvent, ses avis et ses plans.

L'armée royale arrive aux portes de Reims. Le 17 juillet, Charles VII est sacré. Ce jour-là, comme Jeanne d'Arc, le duc d'Alençon aussi est à l'honneur. C'est lui qui arme le roi chevalier et, pendant toute la cérémonie, il se tient près du roi en sa qualité de pair de France.

Hélas ! pour lui comme pour Jeanne d'Arc, le temps des épreuves est venu. Malheureusement le duc ne saura pas les supporter avec la même dignité et le même courage que l'héroïque Pucelle.

De jour en jour, les ennemis de Jeanne d'Arc deviennent plus puissants et plus audacieux. On ne l'écoute plus. Le roi lui-même, au lieu de marcher sur Paris, comme elle le voudrait, ne songe qu'à se replier sur la Loire et à licencier son armée. Cependant, à Bray-sur-Seine, une armée anglaise barre le chemin aux troupes de Charles VII. Le roi est ainsi contraint de se porter sur Paris et de réaliser les vœux de Jeanne. Le duc d'Alençon et la plupart des chefs s'en réjouissent. Mais de nouveau le roi cède aux intrigues des courtisans, il s'arrête à Compiègne. Jeanne se désole, elle a recours au duc d'Alençon.

« Mon beau duc, lui dit-elle, faites appareiller vos gens et ceux des autres capitaines. Je tiens à voir Paris de plus près que je ne l'ai vu. »

Le duc accède volontiers à sa demande. L'élite de l'armée répond à leur appel et part, sans le congé du roi. Trois jours après Saint-Denis tombe au pouvoir de la Pucelle. Charles VII mécontent ne rejoint pas l'armée. Le duc d'Alençon a beau lui envoyer message sur message, venir deux fois lui-même, ce n'est qu'après s'être fait attendre huit jours qu'il se décide enfin à se mettre en route.

Le lendemain de l'arrivée du roi. l'assaut est donné, mais les troupes qui devaient seconder Jeanne demeurent dans une inaction inexplicable. Le surlendemain, la Pucelle veut faire une nouvelle tentative. Le duc d'Alençon fait sonner l'attaque, les troupes s'ébranlent. A ce moment on apporte au duc l'ordre formel du roi de se replier sur Saint-Denis. Du moins, un dernier espoir reste à Jeanne d'Arc : le duc d'Alençon a fait jeter un pont sur la Seine ; elle va pouvoir attaquer Paris par la rive gauche. Nouvelle déception ! Le pont a été rompu par ordre du roi. C'est la fin de la campagne.

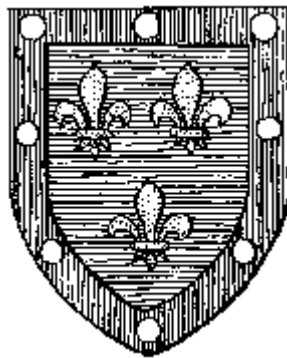
Peu de jours après, le 24 octobre 1429. le duc d'Alençon se présentait devant Charles VII. Il venait le supplier d'autoriser Jeanne d'Arc à s'en aller guerroyer, avec lui, contre les Anglais dans la Normandie et le Maine. Jeanne, mise au courant de ce projet, l'avait accepté avec enthousiasme. Elle se réjouissait surtout de défendre le Mont-Saint-Michel que les ennemis se préparaient à assiéger de nouveau.

Les conseillers du roi consultés s'opposèrent à la requête « ne voulant oncques souffrir que la Pucelle et le duc d'Alençon fussent ensemble. »

Charles VII eut la faiblesse de les écouter. Il poussa même jusqu'à retirer brutalement au duc son titre de lieutenant général du roi.

Cette disgrâce imméritée blessa le malheureux prince jusqu'au fond de l'âme. Il quitta la cour. Jusque-là, Jeanne d'Arc l'avait aidé à supporter en chrétien la sourde hostilité dont il était l'objet de la part de courtisans jaloux. Désormais, cette bienfaisante influence ne s'exerçant plus sur lui, il se laissera aller à des sentiments de vengeance qui, plus tard, finiront par l'entraîner aux actes les plus répréhensibles.

Le départ du duc d'Alençon privait Jeanne d'Arc de son plus ferme soutien, de son confident et de son compagnon d'armes le plus dévoué.



D'ALENÇON : d'azur à 3 fleurs de lis d'or,  
à la bordure de gueules chargée de 8 besans d'argent.

### Guy XIV et André de Lohéac.



De l'accueil enthousiaste qui leur fut réservé, lors de leur arrivée à Selles-en-Berry, Guy XIV et André de Lohéac étaient dignes à tous égards.

Pleinement d'accord avec leur mère et leur grand'mère, les nobles dames de Laval, ils avaient soutenu, dix années durant, une guerre ruineuse, alors qu'il leur eût été si aisé de jouir en paix, dans leurs châteaux, de leur immense fortune. Il eût suffi pour cela de reconnaître le souverain anglais pour roi de France.

En 1427, il s'en fallut de peu que le patriotisme de Guy XIV ne lui imposât un sacrifice plus douloureux encore que la perte de son repos et de ses biens. Le duc de Bretagne, Jean V, prétendit obliger les seigneurs bretons à abandonner le parti du dauphin. Guy et André étaient vassaux du duché de Bretagne en même temps que de la couronne de France. Leur refus d'obéir pouvait entraîner la confiscation de ceux de leurs domaines qui se trouvaient situés dans le duché. En outre, Guy, depuis quelque temps déjà, était fiancé à Isabelle de Bretagne. Ne devait-il pas craindre d'irriter par cette résistance le duc son futur beau-père et d'amener ainsi la rupture d'une union ardemment souhaitée ? Guy de Laval, pourtant, en dépit du danger, fit son devoir : il demeura fidèle à la cause royale.

C'est après la levée du siège d'Orléans, au commencement du mois de juin, que les deux frères, venant de leur propre volonté et sans y être obligés par un ordre du roi, rejoignirent l'armée de la Pucelle. Peut-être, comme le duc d'Alençon, André de Lohéac, qui sortait de captivité, n'était-il pas libre avant cette date de prendre part à la guerre ? Peut-être aussi le manque d'argent ou bien la présence de troupes anglaises en Mayenne, ne permirent-ils pas aux dames de Laval de mettre sur pied plus promptement les renforts qu'elles voulaient envoyer à Charles VII.

Du moins les troupes qui escortaient les jeunes seigneurs de Laval étaient fort belles. Aussi quand Guy et André de Laval, admis en présence du dauphin, s'excusèrent « de n'amener pas telle compagnie qu'ils auraient désiré »<sup>1</sup>, Charles VII leur répliqua aussitôt « qu'ils étaient venus au besoin sans mander, ce dont il leur savait meilleur gré, et qu'il suffisait bien de ce qu'ils avaient amené. » « Le sire de Trèves, ajoute encore Guy, dit en sa maison au sieur de la Chapelle que le Roi et tous ceux d'environ lui avaient été bien contents des personnes de mon frère et de moi et que nous leur revenions bien ; et jura bien fort qu'il n'était pas mention que à un de ses amis et parents. il eût fait si bon accueil ni si bonne chère. »

Le lendemain Guy et André furent présentés à Jeanne d'Arc. Laissons Guy raconter lui-même ses impressions, ses observations, bref tous les détails de cette entrevue.

« Le lundi, je partis<sup>2</sup> avec le Roi pour venir à Selles-en-Berry, à quatre lieues de Saint-Aignan ; et le Roi fit venir au-devant de lui la Pucelle qui était auparavant à Selles. Disaient aucuns que ç'avait été en ma faveur pour que je la visse : et fit ladite Pucelle très bonne chère (accueil) à mon frère et à moi, étant armée de toutes pièces, sauf la tête, et tenant sa lance en main. Et après que nous fûmes descendus à Selles, j'allai à son logis la voir : et fit venir le vin, et me dit qu'elle m'en ferait bientôt boire à Paris. Et semble chose toute divine de son fait, et de la voir et de l'ouïr. Elle est partie ce lundi aux vêpres de Selles pour aller à Romorantin... Je la vis monter à cheval, armée tout en blanc, sauf la tête, une petite hache en sa main, sur un grand coursier noir, qui à l'huis de son logis se démenait très fort, et ne souffrait qu'elle montât ; et lors elle dit : « Menez-le à la croix », qui était devant l'église auprès, au chemin. Et lors elle monta, sans qu'il mût, comme s'il fût lié. Et lors se tourna vers l'huis de l'église, qui était proche, et dit en assez voix de femme : « Vous les prêtres et gens d'église, faites procession et prières à Dieu. » Et lors se retourna à son chemin, en disant : « Tirez avant, tirez

<sup>1</sup> Lettre de Guy XIV et d'André de Lohéac à leur mère et à leur grand'mère. Cette lettre, écrite à Selles-en-Berry, porte la date du 8 juin 1429.

<sup>2</sup> De Saint-Aignan.

avant ! » son étendard ployé que portait un gracieux page et avait sa hache petite en la main. Et un sien frère qui est venu depuis huit jours partait avec elle, tout armé en blanc ».

On le remarquera, pas plus que le comte d'Alençon, les seigneurs de Laval n'élèvent de doute sur le caractère surnaturel et divin de la mission de Jeanne. Dès la première rencontre ils sont convaincus : « et semble chose toute divine de son fait, et de la voir et de l'ouïr ». Dès la première rencontre aussi, Jeanne se montre pour eux pleine d'affabilité et de délicates attentions.

Guy décrit ensuite à sa mère et à sa grand'mère la pénurie du trésor royal. « De l'argent il n'y en a point à la cour... Pour ce, ajoute-t-il, vous, madame ma mère, qui avez mon sceau, n'épargnez point ma terre par vente ni engage. »

Ce manque de ressources ne diminue en rien d'ailleurs la confiance dans le secours du ciel et l'ardeur enthousiaste qui animent toutes les troupes. « Et l'on dit ici que le roi n'eut de longtemps si grande compagnie qu'on espère être ici : ni oncques gens de meilleure volonté en besogne que vont à celle-ci... Et l'on espère que avant qu'il soit dix jours la chose soit bien avancée de côté ou d'autre : mais tous ont si bonne espérance en Dieu, que je crois qu'il nous aidera ».

Le sire de Laval ne se trompait pas. Trois jours plus tard commençait la mémorable campagne de la Loire qui devait s'achever en moins de huit jours. Guy et André voulurent prendre part à cette glorieuse chevauchée. Ils s'y distinguèrent, à Jargeau, à Beaugency, surtout à Patay où il combattirent à l'avant-garde.

Le matin de la bataille de Patay, il se produisit un incident dont les suites auraient pu devenir fâcheuses. Le roi, à l'instigation des ennemis personnels du connétable de Richemont, avait défendu au duc d'Alençon de le laisser joindre ses troupes aux troupes royales. Or, le 16 juin, les éclaireurs signalèrent en même temps l'approche des Anglais et la présence, dans le voisinage, du connétable de Richemont et de son armée. Le duc déclara que, pour obéir au roi, il se retirerait si ou le recevait. Mais Jeanne, sentant la pressante nécessité d'unir tous les Français de bonne volonté contre l'ennemi commun, fit tant d'instances auprès du duc d'Alençon qu'elle finit par le décider à rester et à bien accueillir le connétable.

Parmi ceux qui, avec la Pucelle, plaidèrent le plus chaleureusement la cause du vaillant guerrier breton, il faut, à coup sûr, compter les seigneurs de Laval.

Guy XIV, encore enfant (1420), avait apposé le second sa signature, à la pétition envoyée au roi d'Angleterre pour lui demander la délivrance du comte de Richemont fait prisonnier à Azincourt. En 1424, il accompagnait le futur connétable à la brillante réception que lui avait préparée la reine Yolande dans son château d'Angers. Il s'agissait alors de détacher l'illustre capitaine breton du parti des Anglais et de ménager un rapprochement, entre la Bretagne et la France. Plus tard, de Lohéac et le comte de Richemont unirent leurs forces pour délivrer le Maine et la Normandie du joug des Anglais.

Il y a donc tout lieu de croire que, à Patay, les seigneurs de Laval partagèrent les vues de la Pucelle, et pesèrent, le plus qu'ils purent, sur la décision du duc d'Alençon.

Leur intervention n'eut pas le même succès auprès de Charles VII quand, de concert avec Jeanne d'Arc, le duc et plusieurs autres seigneurs, ils le supplièrent de recevoir en grâce le connétable et de l'admettre, lui et, ses troupes, dans l'armée du sacre. Le dauphin, aveuglé par de perfides conseillers, se montra inflexible. Richemont dut se retirer en Normandie.

Dans la marche sur Reims, Guy et André prirent part à tous les combats. Leur bravoure fut remarquée et elle mérita au fils aîné d'Anne de Laval l'honneur de voir son titre de baron changé en celui de comte, le matin même du sacre. Les lettres-patentes de l'érection en comté de la baronnie de Laval portent la date du 17 juillet 1429 ; elles déclarent que cette faveur est accordée en récompense des grands et recommandables services rendus au roi et à l'état depuis longtemps par les aïeux des seigneurs de Laval, et pour leurs propres services et leur fidélité au roi, et encore pour les indemniser de la perte de leurs châteaux et de plusieurs de leurs villes. En effet, à ce moment-là même, Laval était au pouvoir des Anglais. Au lieu d'employer leurs soldats et leurs ressources à reprendre leurs propres domaines, les jeunes seigneurs avaient mieux aimé, par un noble désintéressement, venir au

secours de Charles VII et de Jeanne d'Arc et sacrifier ainsi leurs intérêts personnels aux intérêts de la France.

Le Bas-Maine fut brillamment représenté au sacre du roi. Les six pairs laïques qui, d'après le cérémonial, devaient assister le monarque, étaient, en effet : le duc d'Alençon, baron de Château-Gontier ; le nouveau comte de Laval ; son beau-frère, le comte de Vendôme, qui possédait, en Mayenne, le fief de Longuefuye ; les sires de la Trémouille (de Craon) et de Beaumanoir ; enfin le comte de Clermont.

Après les solennités de son sacre. Charles VII décida de terminer au plus vite les opérations militaires. Ce n'était pas l'avis de Jeanne d'Arc et de ses plus fidèles compagnons d'armes, qui désiraient, au contraire, se porter immédiatement sur Paris. Cependant le roi fut arrêté dans sa marche rétrograde, à Bray, au moment où il pensait franchir la Seine pour gagner ensuite la Loire. Cet événement, dit le *Journal du siège d'Orléans*, réjouit fort « les ducs de Bar et d'Alençon, et les comtes de Vendôme et de Laval, avec les autres capitaines et vaillants gens de guerre, contre le vouloir desquels s'en voulait le roi ainsi retourner. Leur opinion était qu'il se mît à reconquérir de plus en plus, vu que la puissance des Anglais ne l'avait osé combattre. »

Joie de courte durée, hélas ! Au lieu d'agir vigoureusement contre les ennemis, le roi perdit son temps à Compiègne.

Jeanne, le duc d'Alençon, Dunois, les seigneurs de Laval, résolurent alors de se diriger sur Paris, à l'insu de la cour. On sait comment les retards de Charles VII et les intrigues des courtisans firent échouer cette expédition qui devait ouvrir au roi de France les portes de sa capitale.

Revenus à Gien avec l'armée royale, les seigneurs de Laval restèrent quelques semaines encore près de la Pucelle. Ils prirent part à la campagne d'octobre 1429 qui restitua à Charles VII plusieurs places fortes des rives de la Loire.

Dans le même temps leur parvenait une heureuse nouvelle : Laval avait été repris aux Anglais pendant la nuit du 25 septembre. La présence de Guy et d'André devenait, par suite, indispensable dans le Bas-Maine où les ennemis, furieux de cet échec, s'en vengeaient en saccageant et brûlant tout sur leur passage. André de Lohéac reçut du roi, au moment de son départ, la charge de gouverneur de Laval.

Les seigneurs de Laval ne devaient plus revoir ici-bas la Pucelle. Du moins, toute leur vie, ils se montrèrent l'un et l'autre dignes de leur titre de compagnons de Jeanne d'Arc.

Irréprochable dans ses mœurs, et toujours fidèle à sa patrie et à son roi, Guy travailla sans relâche à rapprocher le duc de Bretagne de Charles VII. Il y réussit, en 1430, dans le temps que lui-même épousait Isabelle, fille de Jean V.

Quant à, André de Lohéac, vrai chevalier chrétien, on le retrouve sur tous les champs de bataille, jusqu'en 1473.

Charles VII le nomma maréchal de France ; Louis XI le combla d'honneurs. Son esprit de foi et sa générosité égalèrent sa bravoure. Il embellit Laval. construisit, la tour Renaise, fit d'importantes libéralités au chapitre ainsi qu'à l'église de Saint-Thugal où il fut enterré et où chaque jour, jusqu'en 1793, on continua de dire une messe pour Monseigneur le Maréchal.

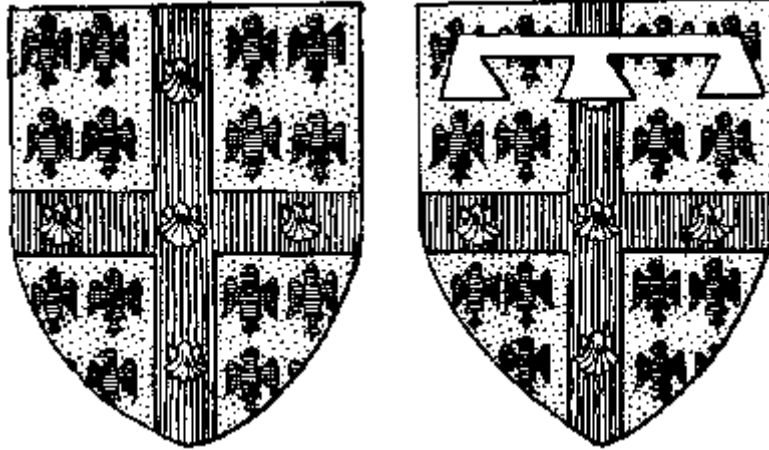
André de Lohéac aimait le peuple et se plaisait à protéger les gens des campagnes, ayant coutume de répéter, dit un vieil historien, « que les violences et les oppressions qu'on leur faisait passaient auprès de lui pour parricides puisqu'ils sont nos pères communs ; que est eux qui fournissent la munition aux soldats, puisqu'ils donnent le pain qui est le nerf de la guerre ; de sorte que c'est se faire tort à soi-même que de les offenser. »

Le maréchal de Lohéac mourut à Laval en 1485.

Son historien raconte que, la veille du combat de la Brossinière, au moment où André de Lohéac s'appêtait à partir pour faire ses premières armes, « aussi joyeux que s'il allait courre le cerf dans la

forêt de Laval, » sa grand'mère, la veuve de Du Guesclin, en lui remettant l'épée du bon connétable, lui avait dit : « Dieu te fasse aussi vaillant que celui qui la portait. »

Nos lecteurs savent maintenant comment ce noble souhait et cette belle prière furent exaucés et comment André de Lohéac combla les espérances de Jeanne de Laval.



DE LAVAL : d'or à la croix de gueules chargée de 5 coquilles d'argent et accompagnée de 16 alérions d'azur, 4 par canton.

ANDRÉ DE LOHÉAC : De même, brisé d'un lambel à 3 pendants d'argent.

### Ambroise de Loré.

Jean Chouan du XV<sup>e</sup> siècle : tel est le surnom que nous donnerions volontiers à celui des compagnons mayennais de Jeanne d'Arc que nous devons maintenant présenter à nos lecteurs.



Ambroise de Loré naquit à Oisseau, vers 1390. Il fit ses premières armes à la funeste bataille d'Azincourt. Les années suivantes, nous le voyons s'attacher à la fortune du célèbre chef armagnac Tanneguy du Châtel. De Loré joue un rôle très actif, au moment de l'entrée des Bourguignons à Paris. C'est lui qui, à cette heure critique, contribue le plus avec Tanneguy du Châtel à soustraire le dauphin de France aux mains, peut-être même au poignard des vainqueurs. Ambroise de Loré l'escorte jusqu'au pont de Charenton. Là il s'établit avec sa petite troupe afin de permettre au prince de gagner, sans péril désormais, la ville de Melun, lieu de sa retraite.

Quelques mois plus tard, les Anglais, maîtres de la Normandie, ayant commencé à envahir le Maine, le sire de Loré accourt aussitôt défendre son pays (1417).

C'est alors que dans toute l'étendue du Bas-Maine éclate cette guerre de partisans qui l'ensanglantera pendant tant d'années, mais dont nos ancêtres finiront par sortir victorieux et libres.

Ambroise de Loré, bien souvent, ne dispose pour lutter contre les Anglais, que d'une poignée de soldats : cela lui suffit pour harceler et tenir en échec des armées entières. Presque aucun combat de quelque importance ne se livre sans qu'il y prenne part. Sa petite troupe évolue à travers le Maine, la Normandie et l'Anjou avec une mobilité et une rapidité surprenantes. On le croit encore enfermé dans

l'une ou l'autre de ses places fortes qu'il est déjà rendu aux portes de Baugé, du Mans, de Caen ou de Fougères. S'il est insaisissable aux Anglais, par contre nul n'est mieux renseigné que lui sur leurs marches et les positions qu'ils occupent, nul ne pénètre avec plus de sagacité leurs plans et leurs desseins.

C'est d'ailleurs le portrait que trace de notre compatriote le savant P. Daniel, dans son *Histoire de France* : « Ce seigneur, dit-il, était un des capitaines du parti du roi, le plus alerte et qui donna le plus de peine aux Anglais dans tous les lieux où il commandait. Jamais personne n'entendit mieux que lui la petite guerre de campagne, à conduire des partis, à les employer à propos, et ne mit en usage plus de stratagèmes et avec plus de succès pour surprendre les ennemis. »

De tous les seigneurs du Bas-Maine, Ambroise de Loré fut le premier, croyons-nous, à offrir son épée à Jeanne d'Arc.

On signale sa présence à la cour dès la fin de mars ou, tout au plus tard, au début d'avril 1429. Le duc d'Alençon le rencontre près de la reine Yolande un jour qu'il vient s'entretenir avec cette princesse d'un convoi de vivres que l'on va diriger sur Orléans. Quand l'heure du départ est venue, c'est sur lui que le dauphin jette les yeux pour conduire la Pucelle à Blois, où vont se concentrer les troupes.

Un tel choix dut être agréable à Jeanne d'Arc. Notre vaillant compatriote ne pouvait, en effet, manquer de lui inspirer grande confiance. A une époque où les armées étaient remplies de gens sans aveu, où les chefs trop souvent donnaient l'exemple de la cruauté et de la débauche, Ambroise de Loré avait su se garder juste et honnête autant qu'il était brave. Les Anglais eux-mêmes rendaient hommage à sa parfaite loyauté, et plus d'une fois ils le prirent pour arbitre de leurs différends. Un autre motif qu'avait la Pucelle d'accorder tout de suite son estime à Ambroise de Loré, c'était qu'il avait combattu, comme le duc d'Alençon, pour la délivrance du Mont-Saint-Michel. Nous avons eu déjà occasion de remarquer combien Jeanne d'Arc était touchée de tout ce qui pouvait tourner à la gloire du bienheureux archange, son conseiller et le protecteur de notre patrie.

Chose qui surprendra peut-être quelques-uns de nos lecteurs, et qui cependant est une preuve de plus du jugement et de la prudence d'Ambroise de Loré, ce guerrier si vertueux, si chrétien ne paraît pas avoir été immédiatement convaincu du caractère surnaturel de la mission de Jeanne d'Arc. « Trop expérimenté, a écrit M. Robert Triger<sup>3</sup>, pour s'abandonner aux illusions trompeuses, il se défie d'abord de cette extraordinaire bergère devenue général, et aux injonctions formelles de Jeanne, il oppose des considérations stratégiques forts sages en apparence. »

Deux fois nous voyons Ambroise de Loré, tout en se montrant pour elle plein de respect et de déférence, émettre et appuyer un avis différent de celui de la Pucelle. A Blois, lorsque, avec Dunois, il décide que l'armée se dirigera sur Orléans par la Sologne, tandis que Jeanne voulait s'avancer, du côté de la Beauce, par la rive droite de la Loire. A Orléans, où, la veille de la prise de la bastille des Augustins, les capitaines décident entre eux que l'on cachera à la Pucelle le plan d'attaque adopté pour le lendemain. Jeanne d'Arc, qu'Ambroise de Loré est venue chercher, s'aperçoit du reste promptement qu'on veut l'induire en erreur. Elle laisse les capitaines faire leur simulacre de délibération en sa présence, puis les prenant directement à partie :

« Dites au vrai ce que vous avez conclu, demande-t-elle : je saurai garder de bien plus grands secrets. »

Ces doutes d'Ambroise de Loré durèrent peu. Il ne tarda pas à reconnaître qu'il se trompait, que la Pucelle venait de Dieu et faisait l'œuvre de Dieu : il l'avoua alors très franchement. « J'ai entendu, affirme le duc d'Alençon, des capitaines qui avaient pris part aux opérations déclarer que ce qui s'était fait à Orléans tenait du miracle ; que c'était là une œuvre d'en haut, non une œuvre humaine. C'est ce que m'a dit notamment, à plusieurs reprises, le seigneur de Loré, naguère gouverneur de Paris. »

La conversion est complète et définitive, on le voit. A partir de ce moment, Ambroise de Loré est conquis : il ne cessera plus de soutenir, en toute occasion, la Pucelle et les avis de la Pucelle. Jeanne d'Arc n'aura pas de plus fidèle compagnon d'armes ni de plus dévoué.

<sup>3</sup> *Revue historique et archéologique du Maine* (année 1901), t. I, p. 147.

Mais revenons un peu en arrière. C'est le 29 avril, au soir, que Jeanne d'Arc fit son entrée triomphale à Orléans, amenant un premier convoi. Les vivres, malgré ce secours, allaient manquer : on décida d'en aller chercher d'autres à Blois, et de Loré fut chargé de cette mission périlleuse. Il revint à Orléans le 4 mai et fut assez heureux pour introduire, dans la ville, vivres et troupes, sans combat, sous les yeux de l'ennemi.

Le même jour avait lieu l'attaque et la prise de la bastille de Saint-Loup ; le 6, la bastille des Augustins tombait au pouvoir des Français ; le 7, c'était la bastille des Tournelles que Jeanne enlevait de vive force ; le 8, les Anglais déconcertés battaient en retraite. Ambroise de Loré prend part à tous les assauts.

Après la levée du siège d'Orléans, Jeanne d'Arc veut savoir dans quelle direction se replient les différents corps de l'armée anglaise : c'est de Loré et la Hire qu'elle détache en éclaireurs, avec une centaine de cavaliers, pour suivre et observer l'ennemi pendant près de huit lieues.

Ambroise de Loré donne, à l'avant-garde, à Meung et à Beaugency. A Patay, il commande avec Xaintrailles les 1.500 cavaliers qui, tombant à l'improviste sur plus de 4.000 Anglais retranchés derrière de lourds pieux ferrés, jettent dans leurs rangs un tel émoi et un tel désordre « que les Anglais ne peuvent plus entendre à eux ordonner et mettre en bataille. » Dans la marche sur Reims, il apparaît toujours en première ligne. L'armée royale, arrivée devant Troyes, les habitants refusent, pendant cinq jours, d'ouvrir leurs portes. Le sixième, craignant que leur ville ne soit prise d'assaut, ils se décident à la rendre au dauphin mais à condition que les soldats n'y séjournent pas et qu'ils passeront la nuit en dehors des remparts ; Charles VII et les principaux capitaines pourront seuls y demeurer. Cette clause de la capitulation s'explique sans peine quand on sait les violences, les déprédations de toutes sortes auxquelles se livraient les soldats à cette époque, même dans les villes amies ou alliées. Mais la faire accepter d'une armée victorieuse qui vient de supporter les affres de la faim par suite de la résistance des habitants, ne paraissait pas chose facile. Charles VII confie ce soin à notre compatriote. Il lui donne le commandement en chef des troupes qui vont rester au camp. Si grande était l'autorité que le courage, l'audace et la fermeté d'Ambroise de Loré lui avaient acquise, qu'aucune réclamation ne se fit entendre, qu'aucun désordre ne se produisit. « Et le lendemain tous passèrent par ladite cité en belle ordonnance, dont ceux de la ville étaient bien joyeux. »

Après Reims, quand l'armée royale se dirige tantôt vers la Loire et tantôt vers Paris. nous retrouvons de Loré à son poste de prédilection : à l'avant-garde. Avec Xaintrailles et vingt cavaliers, à travers futaies, taillis et ravins, il suit, il épie tous les mouvements de l'armée du duc de Bedford qui s'avance vers Senlis, puis va reporter au roi les précieuses indications qu'il a pu recueillir. En cette circonstance, il ne tint pas à lui que les Anglais ne fussent complètement écrasés au passage d'une rivière qu'ils ne pouvaient traverser que deux à deux. Par malheur, les Français ne pressèrent pas assez leur marche : ils ne surent pas profiter de l'occasion qui s'offrait (14 août).

Dix jours plus tard, il ralliait à Senlis Jeanne d'Arc et le duc d'Alençon qui venaient de quitter Compiègne, sans l'agrément du roi, et se dirigeait avec eux vers Paris. Mais le 29 août, Lagny, place de première importance, qui commande le passage de la Marne, avant fait sa soumission à Charles VII, Ambroise de Loré en fut nommé gouverneur. Il s'y rendit aussitôt. C'est là que le 13 septembre, le vaillant guerrier eut la douleur de voir passer les troupes royales qui abandonnaient le siège de Paris pour se replier sur la Loire. C'est là que, ce même jour, il fit ses adieux à la Pucelle.

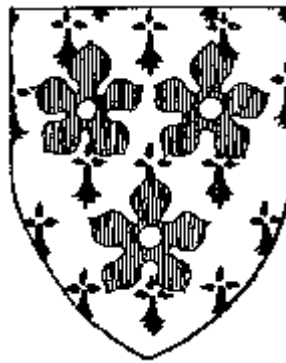
Ambroise de Loré, qui avait été reçu « à grande joie » par les habitants de Lagny, se mit aussitôt en devoir de les défendre contre les attaques des Bourguignons et des Anglais ; « il leur tint si grandes et si fortes escarmouches, par trois jours et trois nuits, que lesdits Anglais et Bourguignons n'approchèrent oncques des barrières plus près que du trait d'une arbalète. »

Au mois de novembre. Ambroise de Loré forma le projet de s'emparer de Rouen. Il noua des relations avec un Rouennais, Grandpierre, qui s'engagea à lui livrer une des portes de la ville. Ce coup de main hardi pouvait avoir des conséquences incalculables : c'était la capture du duc de Bedford et probablement, en même temps, le signal d'un soulèvement général en Normandie et dans le Maine. Toutes les précautions de Loré étaient prises, son plan minutieusement étudié et arrêté fut soumis au conseil royal qui fit, hélas ! tout échouer par ses inconcevables lenteurs.

Le mois suivant, Ambroise de Loré, sans doute mécontent, découragé par cet échec et d'ailleurs rappelé par le duc d'Alençon, remettait le commandement de Lagny à son lieutenant Foucault. De retour dans le Maine, il s'enferme dans la forteresse de Saint-Cénéry où, à cinq reprises, les Anglais viendront l'assiéger. A la fin, en 1435, il ne faudra pas moins de 15.000 hommes<sup>4</sup> pour avoir raison de sa résistance. Entre-temps, il s'échappe de son nid d'aigles pour aller battre des colonnes anglaises isolées, surprendre Caen, organiser une révolte de paysans autour de Bayeux, porter secours au duc d'Alençon puis le réconcilier avec le duc de Bretagne.

C'est dans sa forteresse de Saint-Cénéry qu'on lui annonça la prise de Jeanne d'Arc à Compiègne, son jugement et sa mort sur le bûcher de Rouen. Hélas ! ni Ambroise de Loré, ni aucun de ses compagnons d'armes du Bas-Maine ne pouvaient, à ce moment-là, venir en aide à la Pucelle. En 1430 et 1431, André de Lohéac est à Laval d'où il ne sort que pour combattre le comte d'Arondel ; Guy XIV et le duc d'Alençon protègent leurs domaines contre les Anglais toujours menaçants. Tous, du moins, continuent de travailler à l'œuvre qu'elle a si merveilleusement commencée.

Ambroise de Loré, pas plus que Jeanne d'Arc, n'eut le bonheur de voir cette œuvre achevée. Après avoir été fait prévôt de Paris, par Charles VII, en 1436, charge qu'il remplit à la satisfaction générale, donnant de sages règlements aux marchands et aux ouvriers et réprimant avec énergie la licence et les brigandages des soldats, Ambroise de Loré mourut en 1446, âgé de 50 ans. Il laissait une mémoire sans tache et la renommée d'un capitaine aussi habile que vaillant. et aussi ferme pour ses soldats que juste et humain pour ses ennemis.



DE LORÉ : d'hermines à 3 quintefeuilles de gueules, 2 et 1.



### Vue d'ensemble.

Comme conclusion de cette étude, il nous reste à faire ressortir et à préciser l'importance du secours que nos ancêtres, nobles dames et puissants barons, simples gentilshommes et hommes du peuple, apportèrent d'un commun élan à la glorieuse Libératrice de la patrie.

Dans la première armée donnée à Jeanne d'Arc, nos pères, sans nul doute, furent très nombreux.

En effet, c'était à la reine Yolande et au duc d'Alençon que le dauphin avait confié le soin de la recruter et de l'organiser. Or, il paraît de toute évidence que la reine Yolande, duchesse du Maine et baronne de Mayenne, et le duc d'Alençon, seigneur de Château-Gontier et de Sainte-Suzanne, cherchèrent d'abord des soldats dans leurs domaines et parmi leurs vassaux.

De plus, des deux chefs primitivement préposés au commandement de cette armée, l'un, Ambroise de Loré, est une des plus pures gloires du Bas-Maine.

<sup>4</sup> Une armée formidable pour ce temps-là : Jeanne d'Arc n'avait que 12.000 hommes quand elle partit pour Reims, après la levée du siège d'Orléans.

Après la levée du siège d'Orléans, de nouvelles troupes arrivèrent à Jeanne d'Arc.

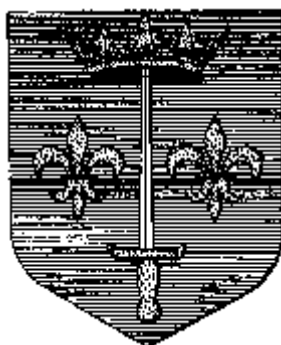
D'où lui vinrent-elles ? En bonne partie de nos contrées.

Le duc d'Alençon lui amena « une très grosse compagnie ». C'est Guy XIV qui nous l'apprend dans sa lettre aux dames de Laval.

Guy XIV et André de Lohéac lui conduisirent aussi, à ce moment-là, une fort belle armée. Elle avait à sa tête l'élite de la noblesse du Bas-Maine. On y remarquait Guy de Laval-Montmorency, cousin de Guy XIV et d'André de Lohéac, chargé du commandement, André n'avant que 17 ans et Guy quelques années seulement de plus ; les seigneurs de la Chapelle, des Vaux, de la Jaille, d'Arquenay, de Vassé, de Brée, de Feschal, du Parc, de Fontenailles, d'Averton, d'Orenges, de Villiers, de Saint-Aignan, l'Enfent, d'Anthenaise, de Quatrebarbes.

Et, comme les deux seigneurs de Laval, possédaient près de deux cents villes ou villages en Bretagne, en Anjou, mais principalement dans le Bas-Maine ; comme la longue suite de seigneurs, qui formaient leur escorte, étaient eux-mêmes accompagnés de leurs hommes d'armes, on peut affirmer, sans aucune exagération, semble-t-il, que toutes ou presque toutes les paroisses de la Mayenne furent représentées dans les troupes de la Pucelle.

Cette constatation n'est-elle pas glorieuse pour nous ? Et ne nous impose-t-elle pas, comme l'écrivait naguère Mgr Grellier, notre pieux évêque, « l'obligation de fêter la Bienheureuse guerrière ». Elle nous impose aussi et surtout l'obligation de la prier ardemment d'obtenir que « notre peuple demeure chrétien : que notre nation soit heureuse et forte entre toutes les nations : et que, selon son vœu et conformément à son plan de campagne, tout le pays délivré par elle des étrangers et des oppresseurs appartienne au Roi des Cieux ! »



*D'ARC : d'azur, à l'épée d'argent, emmanchée d'un pommeau d'or, soutenant une couronne royale du même, férue en pointe et accostée de 2 fleurs de lis d'or.*